

JOUR DE Manifestations.

Son café bu, M. Achille Roulain, un petit homme ventru potent au teint coloré, aux cheveux à peine grisonnants malgré ses cinquante ans, enroulé à l'allure placide et que ne peut prodromer. — M. Achille Roulain débarrassé, par quelques pichenettes adroites, son pantalon des miettes de pain qui s'y étaient accrochées, se pencha sur la table et se servit. — L'acheteur avait laissé des traces blanches, et se disposa à sortir. Déjà, ayant pris son chapeau, il venait vers sa femme pour lui dire un "au revoir" affectueux, quand, la mine tragique et la voix brève, la digne épouse l'interpella et le cloua sur place.

— Achille ?... tu n'y penses pas !

— A quoi, ma bonne amie ?

— Tu vas oser te promener aujourd'hui ?

— Mais comme d'habitude, ma bonne amie... Tu sais que le docteur m'a recommandé formellement deux heures de marche après le déjeuner.

— Il ne t'a pas recommandé de s'aventurer dehors un jour de manifestation ?

— Peh ! Peh !

— Tu es si petit, Achille !... Si encore je pouvais t'accompagner !

Et Mme Roulain parut se prévaloir de sa forte corpulence et de sa charpente haute et vigoureuse.

— Adèle ! répliqua M. Roulain en se redressant, souviens-toi que Napoléon n'avait que dix centimètres de plus que moi !

— Oai, mais il était à cheval, lui ! Tandis que toi !... Ah ! te vois-tu pris dans le remous de la foule et écorché et étouffé !

— Adèle, tu es très maladroite... Ce que tu viens de me dire me contraint à ne pas rester. Tu t'imagineras que j'ai peur !

— Je croirais que tu es prudent.

— Non, je serais diminué à tes yeux... et aux miens !

— Tu ne m'aimes pas !... Que devrais-je s'il t'arrive malheur ?

— Il ne m'arrivera pas malheur. De reste, mon devoir est de me montrer. Je suis un bourgeois ! Un travail de trente années dans la commerce des bretelles m'a valu des rentes... Aujourd'hui, les hordes collectives vont parcourir les rues à grand tapage, et je proteste par des cris et des injures contre l'ordre établi. Je ne suis pas un lâche, pour me tasser ! Je ne suis pas un esclave, moi ! Et je vais regarder au fond mes adversaires les plus acharnés !

Sur ce discours, débité d'une voix sonore et avec des gestes amples, M. Achille Roulain embrassa sa femme et, d'un pas ferme, s'en fut.

Suivant sa coutume, il se dirigea vers les boulevards. Une animation bruyante y régnait. Une foule compacte se pressait sur les trottoirs, et les gardes républicains et les agents avaient la plus grande peine à endiguer les caries, à maintenir la chaussée libre.

M. Roulain hâta le pas... On attendait la manifestation. Des délégations ouvrières devaient défilé, bannières en tête, et l'on était anxieux. Qu'allait-il se passer ? La veille, des journaux avaient prédit — sans plus précéder — que la journée réservait des surprises, et tout le Paris badaud était en émoi... "Ça pourrait bien chauffer !" déclara Achille un vieillard qui devait avoir vu bien des choses dans sa longue existence.

M. Roulain haussa les épaules, prit en pitié ces gens, leur en voulait de gêner la circulation, et, bousculé par l'un, repoussé par l'autre, tant bien que mal se baiffa.

Bientôt il s'avisa que cette marche lente, et coupée à chaque instant de hautes forées, était totalement dénuée d'agrément, et qu'elle ne ressemblait en rien à la promenade hygiénique prescrite par son médecin. Et il eut l'idée de rebrousser chemin et de rentrer chez lui.

Mais il songea que Mme Adèle Roulain triompherait. Il la vit ironique et un peu méprisante. En imagination, il l'entendit lui crier : "Tu vois ?... Qu'est-ce que j't'aurais dit ?... Peut-être même pourrais-tu elle le mauvais goût jusqu'à lui parler encore de sa stature exiguë !"

"Tu es si petit !..." Le re proche lui allait au cœur. Il souffrait de n'avoir, malgré des talons spéciaux, qu'une taille très au-dessous de la normale. Il s'obstinait.

Cependant, un moment vint où il lui fut impossible d'avancer. Il tenta de revenir sur ses pas. Il se pat. Bon gré, mal gré, il lui fallut demeurer sur place.

Une demi-heure se passa.

M. Achille Roulain commença à s'ennuyer et à s'énerver. Combien de temps allait-il être obligé de rester ainsi ?

Soudain, l'ange de la délin-

qu'il apparut sous les traits d'un gardien de la paix, qui foudroya la foule avec assez de sang-gêne et de vitesse.

Achille le héla, et poliment demanda :

— Antiez-vous l'amabilité de m'aider à passer sur le trottoir d'en face ?... Une affaire urgente m'appelle.

Le représentant de la loi consentit.

En quelques secondes, Achille fut sur la chaussée.

Il avait escompté — sans motif d'ailleurs — que l'autre côté du boulevard serait moins encombré. Il s'était trompé.

— Diab ! dit-il à son garde du corps. Seul, je ne pourrais traverser cette cohue. Je vous serais obligé de me conduire jusqu'à cette petite rue adjacente.

— C'est mon chemin, répondit l'agent.

Il mettait le pied sur le trottoir opposé quand un brigadier l'appela.

— Hé ! Ledru !

— Allons ! bon !... Il faut que je vous fasse compagnie, dit l'agent à Roulain. Mais je vais vous tirer d'affaire !

Il vira d'un de ses collègues, un colosse roux, à la carrure terrible.

— Tiens, Schlapingerhaus, je te confie monsieur. Conduis-le.

Et il courut rejoindre son supérieur hiérarchique, avant que Roulain eût pu articuler un mot de remerciement.

"Fenez" intima Schlapingerhaus à notre héros, avec un accent guttural qui certifiât son origine strasbourgeoise.

Et il fraya au tout petit M. Roulain un large passage.

Lorsqu'il fut hors de la foule, M. Roulain, de sa voix la plus douce, témoigna sa reconnaissance :

— Merci, dit-il à Schlapingerhaus en lui tendant la main. Merci !... vous m'avez rendu un véritable service.

Et il prit congé.

Mais la dextre de Schlapingerhaus se posa, pesante, sur son épaule.

— Où allez-vous donc ? demanda l'agent.

— Mais chez moi !... rue des Petites-Champs.

— Je grois, moi, que vous foutez bredre la clé des champs !

— Hein !

— Allez ! Allez !... Au boue !

— Vous m'emmenez au poste !

— Oai.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Parce que quoi ?

— Parce que. Est-ce que vous foudriez me monder la goup, par hasard ?

Mais voyons, monsieur l'agent, ce n'est pas...

— Pas de répétition. Foncez allez secrétaire fura ga !

— Je vais s'agrafer, quoi ?

— Oue-tis : accrafer !... rentre crafo fote ga !

— Ah ! bon.

Restait à être traité. M. Roulain se résigna et, déconcerté mais peu inquiet, suivit Schlapingerhaus.

Achille Roulain estima prudent de ne pas insister. Il se tint coi.

Une heure s'écoula, deux heures... Achille consulta sa montre. Elle marquait cinq heures... D'habitude, à cette heure-là, il était auprès de sa femme. Il songea qu'Adèle le devait être en proie aux pires anxiétés.

Sept heures sonnèrent.

M. Roulain, que la fameuse question : "Pourriez-vous me dire si l'agent Ledru rentrera bien-tôt ?" — Je ne sais pas.

L'instant d'après, il supplia encore :

— Monsieur le secrétaire, ne pourriez-vous ordonner qu'on vérifie mon domicile ? mon identité ? Je demeure 23, rue des Petites-Champs. J'ai été pendant trente ans établi dans le quartier... — Je n'ai pas le temps !... Attendez le retour de Ledru.

A dix heures, des agents survinrent. Ils portaient des traces de coups et amenaient des prisonniers. Les centiers qu'on se bagarra s'étaient produits... L'un d'eux, Ledru, avait été renversé, piétiné par les manifestants, et on l'avait transporté à l'hôpital en fort piteux état... M. Roulain s'évanouit.

L'Anniversaire

Il coucha au poste. Le lendemain, Mme Roulain éplorée vint l'y chercher. Il ne souleva aucune explication de presse. Il ne formula aucune réclamation. M. le secrétaire l'avait traité... Mais il eut la jausserie.

L'autorité qu'il avait dans son ménage diminua. Malheureusement après déjeuner il a le désir de faire sa petite promenade, il consulte Adèle :

— Crois-tu, ma bonne amie, que je doive ?

Adèle regarda le ciel et le baromètre, et, suivant qu'elle est de bonne ou de mauvaise humeur, accorde ou refuse la permission.

seris tendre, un frisson secouait sa timidité féminine d'un grand bonheur ému.

— Maman ! maman ! J'ai fait !

Reprise par la réalité de l'existence, sa sollicitude de mère s'inquiéta :

— O'est vrai, ma pauvre petite, il ne faut pas attendre davantage.

Alors, avec un soupir de regret, elle commanda :

— Nanie, sers-ve !

Sans se presser, l'oreille tendue aux moindres bruits du dehors en l'espoir de reconnaître enfin le pas de son mari, Jeanne servit le potage.

Mais Georges n'arrivait pas.

Tandis que sa fille mangeait à grandes cuillerées goulées, la jeune femme, l'appétit disparu, restait immobile devant son assiette pleine, toute la grande satisfaction venue de son préparatif de fête tombée par ce retard qui en détruisait une partie de l'effet.

Le tapage avalé, les nerfs détendus par le repos, la petite se coucha sur son bras, somnolente, et il y eut un grand silence qui éclaircit, étoffé, l'illumination des candélabres, de la lampe au gros bec et des rougeoyantes flammes du foyer.

Brusquement, la clef gringa dans la serrure d'entrée. La porte refermée d'une violente poussée qui fit choquer le cristal des verres, M. Dabret pénétra dans la salle à manger.

Sans un mot, il jeta sur la crédence son pardessus et son chapeau et, avec un geste de mauvaise humeur, s'assit à sa place.

— Comme tu viens tard ! remarqua Jeanne timidement.

— Je le sais bien, riposta-t-il en haussant les épaules. Si tu crois que c'est pour mon plaisir.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Le directeur était chez le ministre. Il n'en sortait plus.

Et après la course qu'il faut faire pour arriver ici... Mais, d'un geste de colère, il laissait retomber la cuillerée de potage qu'il venait de porter à sa bouche :

— C'est absolument froid !

— A chaque minute, nous attendions ta venue. C'est pour cela que Nanie ne l'a point remporté.

— Je sais... je sais, tu as toujours d'excellentes excuses... C'est dégoûtant : on rentre affamé, éreinté... on vous sert des choses immangeables... Tapage du poing sur la table, il conclut, rageur :

— J'aurais mieux fait d'aller au restaurant.

— Oh ! Georges ! protesta-t-elle, chagrine.

— Eh bien, quoi ?... Fais servir autre chose... Nanie, la suite, vite !

Réveillée par les éclats de voix de son père, pendant qu'il se servait une large tranche de rôti, tout en bougonnant qu'il était trop cuit, la petite Rose, les yeux brillants de gourmandise, insaisissable.

— Tu sais, papa, il y a des crépes aux confitures... Et puis, tu vois, la suspension est allumée... même les bougies !... Georges Dabret redressa la tête :

— Tiens, c'est vrai. A quel propos ?

La fillette poursuivait, la mine entêtée :

— Il paraît que c'est fête ! Au cas où maman ne m'a pas couchée. De regard, il interrogea sa femme, dont le doux visage s'éclaircissait d'un sourire.

— Tu ne te souviens pas ? de l'anniversaire de notre mariage, ma amie.

— Ah ! vraiment.

— Il y a aujourd'hui dix ans que nous sommes mariés... J'ai vaie era que tu t'en souviens, aussi avais-je préparé ce petit festin pour nos noces de bronze.

— Eh bien ! ma chère, il tombe mal ton festin... D'abord, j'ai des crampes d'estomac, puis j'ai un rendez-vous urgent.

— Tu pars ? s'étonna-t-elle. Non, ne passeras pas cette soirée ensemble ?

— Non. Je n'ai pas le loisir de me remémorer le passé ; ce qui me préoccupe, c'est l'avenir... Il faut que je songe à mon avancement.

— Mais... — Au revoir, je file... Ne m'attends pas surtout, cela m'a gâché.

Et faisant claquer la porte dans un geste violent, vivement, il disparut.

Une seconde, Jeanne demeura interdite qu'elle ne se rendait plus compte de sa déshérence. Mais la fillette ayant laissé retomber sa tête lourde de sommeil sur la table, posant un gros soupir, doucement elle prit

l'enfant pour la porter dans son petit lit.

— Madame ne mange pas de crêpes, demanda la bonne, la voyant partir.

— Non, merci, Nanie, je n'ai plus faim.

— Alors, elles seront pour demain, déclara philosophiquement la Bretonne en emportant le plat.

Et, dans la salle à manger si brillamment éclairée, si coquettement parée, régna un grand silence pénible. Sur la table, lentement, les fleurs, symbole de joie et d'amour, flétries par la chaleur, une à une courbaient la tête et les pétales des roses rouges tombaient sur la nappe blanche comme les larmes d'un cœur blessé.

Bonne Perrette.

Elle était rade, bonne Perrette et maigre, et sèche comme un cloie. Elle portait la coiffe à deux ailes tantôtées des paysannes de la Loire. Cela ne rendait pas plus joli son visage angélique, son nez assez pointu, ses lèvres qu'ombrageait une assez forte moustache. Mais qu'importait ? Bonne Perrette n'avait jamais été coquette que pour nous. Nous ne la trouvions pas laide, parce qu'elle nous aimait. Nous la trouvions seulement vieille, et nous supposions même qu'elle l'avait toujours été, car bonne Perrette ne changeait pas. Si loin que remontent nos souvenirs, je la revois au même âge, ou du moins avec les mêmes cheveux gris, les mêmes yeux noirs, un peu ridés aux angles, qui ne pensaient qu'à nous, et qui ne pouvaient, je crois, penser à autre chose.

Elle nous avait tous élevés. En récompense, nous la tutoyions. Personne n'a mieux su ranger une armoire, plier un vêtement d'enfant sur une chaise, ou surveiller une partie de loup caché. Sa propreté était minutieuse. Une tache lui faisait horreur, bien plus qu'à nous, hélas ! et j'entends encore les soupires qu'elle poussait lorsque, ayant glissé sur l'herbe, dans le grand élan du jeu, nous revenions avec des genouillères vertes sur un pantalon gris.

— Ma petite Perrette, lui disions-nous, ne le dis pas, tu nous feras gronder !

Et, tard dans la nuit, pendant que nous dormions, Perrette étudiait les effets du bois de Panama, inventait des lotions, traitait, étendait devant un feu discret, surveillé comme nous, ses colatons compromises. Si nous étions malades, elle veillait jusqu'à l'aube, sans prendre une heure de sommeil, attentive à remuer sur nos bras les couvertures, écoutant le bruit de nos respirations, triste de nous voir souffrir. Comme je me la rappelle, l'expression tendre et inquiète de ce regard, lorsque, dans les jours de fièvre, je m'éveillais pour demander :

— Perrette, as-tu à boire ? J'ai soif.

Elle se levait de sa chaise, la vieille bonne, elle allait chercher une tasse tiède, où elle avait mis des fleurs des quatre saisons. Nous bavions, du même coup, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Elle y croyait, et quelque chose qui ressemblait à un sourire de joie illuminait sa figure, quand, rassasiée par le sommeil, les paupières à demi closes, la tête sur l'oreiller, nous lui disions :

— O'rait, bien bon. Je dors déjà.

La tendresse de Perrette l'avait conduite à des despotismes. De très bonne foi, elle n'admettait pas qu'une autre eût des droits sur nous, ni qu'on eût mieux qu'elle ce qui convenait à chacun de nous. On la laissait faire. De temps en temps cela devenait inconciliable avec le principe d'autorité. Ma mère disait :

— Perrette, vous mettez aux enfants leurs vêtements blancs.

— Non, madame, bien sûr que je ne les mettrai pas. Ils sont trop chauds, mes enfants s'arracheraient.

— Vous entendez bien, Perrette, vous les mettrai !

— Non, madame, j'aime mieux m'en aller.

— Allez-vous en !

Perrette faisait sa malle. Oh ! pas difficile à faire, la pauvre mais longue à poils de chèvre ! Et puis, au moment de nous quitter, son dernier regard de notre côté, elle fondait en larmes, et restait. Ma mère lui pardonnait, et nous sortions avec l'habit bleu.

Comment ces chères créatures qui nous élevaient, — je ne sais pas s'il en reste encore, — en arrivaient-elles à aimer de la sorte des enfants qui n'étaient point à elles ? Oh ! prénait-elles cette passion maternelle et ce complet oubli d'elles-mêmes, sachant qu'un jour elles quitteraient la maison, et qu'elles n'auraient point le droit, comme les mères, de suivre dans la vie ceux qu'elles avaient bercés ? Peut-être y songeait-elle, bonne Perrette, lorsque le soir, joignant ses mains, elle nous faisait dire, sans jamais manquer : "Sainte Perrette, priez pour nous."

Elle se maria. Un jour, nous étions déjà grands, cette nouvelle me surprit : "Perrette se marie !" Il n'était pas beau non plus son mari. Je le vis quand je conduis Perrette à l'église : un grand vieux qui ressemblait aux bonnes de Chine peints sur les paravents, qui ont de tout petite yeux, des pommettes saillantes et un filet de barbe blanche étroit et long comme une patte. Je crois qu'il l'épousait pour des raisons d'argent, et que Perrette acceptait pour une raison de chagrin, parce que nous lui échappions. Ils s'en allèrent habiter à la campagne, dans une maison basse, au toit couvert de jonbarbe, qui ouvrait sur un enclos de marais. C'était aux portes de la ville. Le bonhomme n'était point le propriétaire. Mais il se louait, quand les rhumatismes le permettaient, dans la belle saison, pour bûcher ou sarcler. Sa femme, plus vaillante que lui, apprit à monter les bouquets, dont on faisait un grand commerce dans le pays. On ne les vit plus jamais en ville. D'ailleurs, lors même que Perrette y fut venue, elle ne m'y eût pas rencontré. J'achevais mes études au collège, et peu après je partis pour Paris.

Elle n'oubliait pas cependant. Elle savait que, grâce au étudiant, j'avais des vacances de Pâques, et chaque année, le lundi de Pâques, de grand matin, quelqu'un passait à la maison et y laissait un gros bouquet. Dès la première fois, je me'y trompai pas. Je reconnaissais les fleurs préférées de bonne Perrette, le basilic dont le parfum lui semblait exquise, les tilleuls blancs, les renoncules, les narcisses blancs, et les brins de ruscus encore verte, qu'elle avait dû choisir entre mille, aux endroits les plus chauds du jardin, et qu'elle supposait fleurir pour une étoile plus ouverte au bas de la tige. S'il y avait trois boutons de rose à ses rosiers grimpants, elle les cueillait tous trois et me les apportait. Moi, j'allais la remercier.

Cette visite annuelle, Perrette l'attendait. Elle s'en réjouissait. Elle devait l'annoncer aux voisines. Chose étrange ! lorsque j'étais là, elle n'avait l'air heureux qu'un très rapide moment, celui où elle m'apercevait, où "son" enfant d'autrefois s'approchait d'elle. Après, elle était inquiète de tout, de l'ordre de sa maison, qu'elle trouvait compromise par une feuille de glycine entrée dans un coup de vent ; inquiète de l'humidité du carreau, qu'elle avait trop longuement lavé pour qu'il pût sécher en huit jours, de la blancheur de la nappe qu'elle étendait sur une table de vieux bois, de l'excellence de la bouillie au mil qu'elle avait faite suivant les traditions savennaises, et de l'heure, et du chapeau, et de froid. Le temps se passait, pour elle, à me dire :

— Oe n'est pas bien bon, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas bien chez moi ? O'rait parre !

Est-ce qu'on va chez sa vieille bonne pour s'apercevoir de pareilles misères ? J'ai arais voulu la lui répéter chaque fois :

— Osons du passé, laissez la ta nappe, toi moi, tes fleurs, les voisines, et raconte-moi des choses de mon enfance ; dis-moi les jours où j'étais trop petit pour voir, ceux où ma mère était toute jeune et où, toi, tu n'étais pas encore vieille. O Perrette, souviens-toi !

Mais non, elle semblait se souvenir du passé que pour offrir encore son dévouement inutile. Même en longeant avec elle l'allée bombée, sablée de sable jaune, que bordaient les ceps de vignes en cordons et les cuillères pré-férées, elle se préoccupait des nauages qui montaient, ou des herbes folles qui dépassaient, croyait-elle, la beauté des semis de marguerites. Evidemment j'étais resté, pour bonne Perrette, l'enfant dont on prend soin et avec lequel on se cause pas.

Un jour, un mardi de Pâques, comme j'arrivais de Paris, je demandai :

— Le bouquet est-il dans ma chambre ?

— Non, monsieur.

— Oe n'a pas apporté un bouquet pour moi, hier ?

— Non, monsieur.

— Alors c'est que Perrette est malade.

Je cours chez elle. Je la trouvais au lit, avec une grosse fièvre, et l'air si triste, que je me sentais affligé comme d'un présage.

— O'rait bien en désordre chez moi, me dit-elle à voix basse. Ne faites pas attention. Je ne peux plus m'occuper de ménage. Depuis huit jours, c'est mon mari...

Elle m'interrompit, et, essayant de sourire :

— Monsieur René, vous venez chercher votre bouquet ? Il est cueilli... — Comment ! Perrette, mais de comme tu l'as !

— Je ne suis pas sortie, vous comprenez, cela allait trop mal ; mais je me suis fait apporter les fleurs, et j'attendais une occasion... Il est là, sous la chaise.

— Sous la chaise, en effet, le pied des tiges baissant dans l'eau, toute une gerbe d'anémones et d'œillets avait l'air de regarder autour d'eux, un peu effarés et dépayés dans l'ombre de cette chambre.

— Je les emporterais, dis je Perrette. O'est moi qui suis l'occasion. Tu vois, j'avais deviné que tu ne pouvais pas venir.

Elle parlait moins encore que de coutume. Mais elle me regardait presque constamment de ses yeux où la même unique pensée, habitant là depuis plus de vingt ans, se faisait plus pressante encore : "Je vous aime je vous ai élevé ; vous êtes mon enfant aussi."

Et cela la consolait.

Cependant je vis bien qu'un autre idée grandissait chez elle et cette idée bientôt l'absorba. Perrette devint tout angossée plus rouge encore autour de yeux, plus pâle autour des lèvres. Comme je cherchais à le distraire, en lui rappelant ses vieilles histoires :

— Ecoutez, monsieur René, dit-elle avec une expression grave et une sorte d'autorité, j'ai une demande à vous faire. Promettez-moi... — Tout ce que tu voudras, Perrette !

— J'ai emporté de chez vous plusieurs choses que je ne voudrais laisser ici après moi, et un malheur m'arrivait ; vous comprenez. Je les ai emportées avec la permission de madame, j'en tiens beaucoup. Prenez les avec le bouquet, et gardez-les. Si je me remets, j'irai les chercher... — Mais tu te remettras, Perrette !

— On ne sait jamais... Tenez dans l'armoire... — Quelles étaient ces choses aux quelles elle tenait tant ? Je ne me souvenais pas d'avoir jamais vu chez elle rien de précieux. J'ouvris les deux battants de l'armoire, un meuble de cerisier à macarons tournés, qui tenait au fond de la chambre. Il y avait d'illige blanc, une petite cafetière à pois blancs, un paquet de verveles, des ciseaux... — Je ne trouve pas, lui dis-je. Elle fit un effort pour se retourner et reprit :

— Derrière le lit, dans le panier d'osier... la clef, sous le draps fins, près d'une pomme d'once.

Je pris le panier, je pris la clef près d'une grosse rainette aussi ridée que bonne Perrette et qui se conservait là, intacte, sans se peaux fêtrir, depuis l'ancien automne. Puis je m'assis au fond de la chambre et j'ouvris le coffret appuyé sur mes genoux.

Quoique Perrette fût bien malade, j'eus d'abord envie de rire. Quel beau trésor, en vérité ! Sa double robe de coton bleu qui tapissait l'intérieur du panier, renfermait trois objets : une photographie de quatre petits enfants groupés, au col de fourrure étroit, en poil de lapin, avec des boutons de soie blancs, et quelques boutons de carton qui avaient une patte de moine.

— Vous avez trouvé ? demanda la pauvre voix faible près de la fenêtre.

Et mon cœur tomba. Et j'ouvris qu'elle avait rassemblé, dans ces objets de si mince valeur, l'insuccructible tendresse d'un souvenir ; que ce meoto lamentable représentait pour elle un témoin des jours passés, et que ce col de fourrure, porté par elle par un "oe" enfant, prenait un air de relique au yeux de la vieille bonne.

Je me levai, je plaçai le coffret sur le lit de Perrette. Elle s'ouvra un peu, prit la petite fourrure, et dit, très émue :

— Vous la portiez, monsieur René, quand vous aviez dix ans.

Elle regarda le mouton brian et ajouta :

— Vous me l'avez donné, après l'avoir cassé. Je l'ai toujours eu.

Elle approcha de ses lèvres la photographie jaunie et la baisa.

— J'ai du mal à les quitter, ajouta-t-elle. Mais il le faut.

Elle se recueillit un instant, sèche ses yeux, et, pour la première fois de sa vie, j'aperçus une flamme dans son regard. Sa physiologie se transformait, s'éclaircissait de tout l'amour silencieux qui débordait enfin, et pendant que je demeurais debout, ému, saisi de respect pour ma vieille bonne mourante :

— Monsieur René, me dit-elle haute voix, je n'ai jamais été heureuse que chez vous. Monsieur René, les pauvres femme comme moi ont tort de se marier parce que leur bonheur est dans leurs enfants... — Elle s'arrêta, et reprit, en vint le main, sa main toute blanche, qui s'était fatiguée pe sous :

— Même après la vie, je vous oublierai pas.

Je m'en allai, tenant sous bras le petit meoton à trois poils à demi caché par mon bouquet. Un bout de col de lapin blanc sortait de sa poche. Et quelques gens de chemin pour ent rire. Moi, je pleurai.

Ce fut le dernier bouquet "bonne Perrette".

RENÉ BAZIN,
de l'Académie Française